

NAÎTRE ACCOUCHER À NANTES [1970-2025]

WWW.ALACRIEE.ORG

Marie-Ange

78 ans

Entretien du 2 décembre 2022

Mon premier accouchement, c'était le 18 mai 1971. Adélaïde est née à la clinique du docteur Gré-sillon. Cet obstétricien était assez moderne dans ses façons de travailler. On avait la méthode psycho-prophylactique. L'accouchement ne m'a pas fait très peur, surtout que c'était le premier. Non franchement, je n'ai pas eu peur. On avait tellement, mon mari et moi, la volonté d'avoir des enfants !

Nous n'avons pas hésité à choisir cette méthode pour que je ne souffre pas. J'avais 23 ans à peine ! Non, je dis des bêtises ! Je me suis mariée à 23 ans ! J'avais à peine 26 ans !

La clinique était une des seules cliniques sur Nantes qui avait cette méthode. Autrement c'était l'accouchement à la maternité de l'hôpital. Pour nous, normalement c'était la maternité de l'hôpital, mais comme les maris ne pouvaient pas assister à la naissance, on a fait le choix de la clinique. Au niveau du sexe, ça m'était égal, garçon ou fille. Mon mari, ce n'était pas la même chose. Il lui fallait une fille, il voulait une fille ! C'était comme ça, on était très contents tous les deux ! Ça, c'était en 1971.

Par contre à la naissance, j'ai eu une déception. Je voulais allaiter et je n'avais pas de lait. Le docteur me disait toujours : « Buvez de la bière, buvez de la bière ! Il faut que votre mari vous apporte de la bière, ça vous donnera du lait. » Mais mon mari n'était pas d'accord pour m'apporter de la bière. Je n'ai jamais eu de lait, ça a été une déception pour moi.

J'ai accouché dans la journée, je ne me rappelle plus exactement à quelle heure.

Les inquiétudes viennent après quand le bébé est là. Adélaïde est née en mai et j'ai fait une infection vaginale en juillet. Ce qui est étonnant, c'est que j'avais mal à la gorge. Je pensais à une angine et après examen, le médecin m'a dit : « Mais non, vous faites une infection vaginale. » Je n'ai pas eu le droit de m'occuper de notre fille pendant une dizaine de jours. C'était dur, de ne pas pouvoir m'occuper d'elle. Je n'étais pas hospitalisée, j'étais sous antibiotique.

Une autre inquiétude. Comme c'était la première, je ne savais pas trop lui donner le biberon. Quelquefois elle s'étouffait ! [...] Pour le biberon, les premières fois, il faut apprendre à bien gérer la tétine et comme elle était très gourmande, par deux ou trois fois j'ai dû lui mettre la tête en bas, parce que j'avais très peur qu'elle s'étouffe ! Aujourd'hui, quand on lui raconte, elle n'est pas étonnée ! Elle aime encore bien manger ! C'était notre premier, on était dans l'enchantement. Nous l'avons été aussi pour le deuxième et le troisième.

Le deuxième est arrivé deux ans et demi après, le 3 janvier 1974. A l'accouchement de Boris, j'ai eu un gros problème. Je suis allée à la clinique quinze jours avant la date. Adélaïde était née à peu près dans les dates. Pour Boris, j'ai eu mes contractions quinze jours avant. Quand je suis rentrée à la clinique, la sage-femme qui se trouvait là était prête à partir, c'était le matin, vers 3h du matin. Elle avait fini son temps. Elle m'a dit : « Ben non, vous avez quinze jours d'avance ! » Elle m'a fait une piqûre pour arrêter le travail. Je suis restée à la clinique pour voir comment ça allait se dérouler. Mais toute la journée du 3 janvier, j'ai souffert le martyr. Le soir, la sage-femme du jour qui allait rentrer chez elle, m'a fait une nouvelle piqûre pour avancer le travail. Et là, j'ai accouché. Le 3 janvier au soir !

J'ai accouché le jeudi, je suis rentrée chez moi le samedi.

Le lundi matin suivant mon mari reprend le travail. J'avais Adélaïde, qui avait deux ans et demi à côté de moi. J'ai fait une hémorragie. Catastrophique ! Je donne un petit mot à la petite et je lui dis : « Tu vas chez la dame à côté, la voisine. Tu vas lui dire que maman est malade, il faut qu'elle vienne tout de suite. » J'en étais malade parce qu'il fallait qu'elle prenne la route pour aller jusque chez elle. A deux ans et demi. La voisine est venue, elle a téléphoné au médecin et à mon mari.

Après le passage du médecin, mon mari est allé chercher les médicaments et à son retour il m'a trouvée perdant mon sang abondamment. Il a aussitôt rappelé le médecin qui est arrivé en urgence et a fait appel à une ambulance. Je n'ai jamais su combien j'avais de tension.

Là, c'est mon mari qui a eu la peur de sa vie : « J'ai deux enfants et je vais perdre ma femme ! » J'ai été consciente jusqu'au bout. On m'a emmenée aux urgences de l'hôpital. Tout de suite, j'ai eu une transfusion. J'ai eu une poche de sang. Les soignants m'ont dit : « Vous avez accouché à la clinique vous retournez à la clinique. Là bas, ils vont vous mettre une seconde poche. »

Sauf que là-bas, ils n'ont pas décidé comme ça. Ils m'ont dit : « Votre tension est bien, il n'y a pas de raison, on ne vous met pas de poche. Ça va bien se passer. » Sauf que j'ai traîné, fatiguée, pendant six mois. C'est ce qui m'a décidé à ne pas retourner dans cette clinique pour une autre naissance. Non, c'est bon !

Il y a eu une erreur. Il y a eu un manque d'accompagnement. Je pense que dès le premier accouchement, ils auraient dû voir que le placenta n'était pas complet. Je n'aurais pas été à même de faire cette infection. Au deuxième, c'était pareil.

C'était des sages-femmes qui étaient là. Le docteur arrivait au dernier moment. On lui disait : « Mme G. accouche ! » Il n'avait rien à faire finalement. C'est la sage-femme qui faisait tout. Ça nous avait étonné d'ailleurs. L'obstétricien qui m'a suivi n'était même pas au deuxième accouchement, c'était un de ses associés qui a fait pareil. Je ne me souviens même plus de lui.

Je n'ai jamais su ce qui c'était passé à ce moment-là. Je l'ai su à la troisième, quand Charlotte est née le 4 novembre 1976, donc deux ans et demi après Boris.

La date de naissance de Charlotte était prévue pour le 2 novembre. Je ne pensais pas qu'il y aurait de retard parce que c'était mon troisième enfant. Je me suis dit qu'elle allait arriver assez vite ! On attendait, on attendait, elle n'arrivait pas ! Elle est née le 4. Le 2 novembre comme c'était la date prévue, on avait envoyé les deux aînés chez mes beaux-parents et mon mari et moi, on a marché, marché dans le quartier ! On habitait les Couëts à cette époque. Le lendemain, vers 3h et demie du matin, ça s'est déclenché. Je suis rentrée à la maternité de l'hôpital et j'ai accouché vers 8h du matin. A la naissance de Charlotte, j'ai accouché normalement. Mais quand le personnel médical a relevé le placenta, il l'a examiné et malheureusement il n'était pas complet. C'est ce qui avait dû arriver les fois précédentes. Il restait toujours en moi un morceau de placenta. C'est ce qui a provoqué la première fois l'infection et la deuxième fois l'hémorragie. Là, tout de suite les soignants l'ont vu et m'ont fait un curetage aussitôt la naissance. Je ne suis même pas rentrée dans la chambre.

J'ai été endormie, ils m'ont fait une piqûre sur une main. C'est la première fois que j'avais une piqûre sur la main. Ils m'ont endormie, je n'ai rien vu et rien entendu.

C'est cet accouchement-là qui m'a fait le plus souffrir. Les contractions étaient terribles, des douleurs lombaires... Oh la la, c'était atroce ! Combien de fois, j'ai dit à mon mari : « Les carottes sont cuites ! » Ça a été assez court mais c'était très douloureux. Violent.

Ce que je n'ai pas dit, c'est qu'à la naissance de Boris, j'étais très très heureuse d'avoir un garçon ! J'en ai encore parlé hier, à mon mari, je lui ai dit : « Tu te rappelles j'en ai embrassé la sage-femme ! C'est toi que j'aurais dû embrasser tellement j'étais contente d'avoir un garçon ! »

Voilà, j'ai raconté mes trois naissances. A chaque naissance, je n'ai eu que de la joie. Même si, Charlotte, on ne s'attendait pas à l'avoir tout de suite après Boris, on était très contents.

Quand Boris est né, j'aurais bien aimé avoir des jumeaux. On aurait eu nos trois enfants comme ça, comme on en voulait trois. Ils sont tous les trois complètement différents, comme beaucoup d'enfants.

Je n'ai pu allaiter aucun des enfants. C'est dommage, personne n'a insisté dans mon entourage pour me dire : « Tu peux peut-être essayer. Vous pouvez peut-être essayer. » Le milieu médical aurait peut-être pu me le dire. Non, jamais. C'est dommage.

J'ai gardé des images de l'enfant qui pleurait parce qu'elle n'avait pas assez à manger. Elle pleurait après les tétées, il n'y avait rien, quoi. Elle avait perdu pas mal de poids du fait qu'elle ne tétait pas. On s'est dit, on va lui donner le biberon !

Ce serait aujourd'hui, j'agirai autrement. Pendant la préparation psycho-prophylactique, c'était avant tout, le sans douleur, la respiration. Autour de moi, ma mère, ma belle-mère, mes copines

ont toujours allaité. Je le regrette beaucoup aujourd'hui. Enfin, je ne vais pas en faire une maladie. J'ai vu mes enfants, ma belle-fille allaiter. Ma belle-fille a eu quatre garçons. Quand les jumeaux sont nés, l'aîné avait trois ans et demi. Quatre garçons en quatre ans, à peine. Je la vois encore donner le sein aux jumeaux. Ça me faisait un petit pincement. Tant mieux pour elles, mais ça m'a manqué. J'ai l'impression d'être passée à côté de quelque chose. Sentimentalement. J'aurai été plus proche d'eux? On ne nous a pas appris non plus à mettre plus l'enfant sur notre corps.

Quand je vois ça aujourd'hui, je me dis, ça c'est important. Non, ils n'étaient pas langés. Notre aînée, Adélaïde, a eu un problème de hanches, il fallait mettre une grosse couche, pour bien écarter les hanches pendant plusieurs semaines.

Les trois naissances ont été des moments heureux, même si j'ai eu des soucis de santé comme l'hémorragie. C'était que des moments heureux.

L'obstétricien était un médecin à qui on pouvait parler. Bien sûr ! Sauf qu'après l'accouchement de Boris alors que j'avais toujours très mal au ventre, en venant me voir, il me disait : « C'est votre deuxième, le jumeau ! qui va arriver ! » A chaque fois, il me disait ça : « C'est votre deuxième qui va arriver. » Il blaguait ! Et il me le disait encore après la naissance ! Je suis rentrée le samedi à la maison avec mon mal au ventre et j'ai fait une hémorragie le lundi ! J'avais toujours mal au ventre, de grandes douleurs dans le ventre. J'avais eu l'adresse de la clinique par quelqu'un qui m'avait dit que c'était très bien. Je lui ai fait confiance. Finalement, je l'ai trouvé bien, l'obstétricien mais quelques lacunes quand-même !

A l'hôpital, j'ai été mieux accompagnée.

Je dois dire aussi que lorsque j'étais suivie en clinique j'avais de longues ordonnances médicalementes, ce qui n'a pas été le cas à l'hôpital. J'ai vu les ordonnances diminuer très fortement. Ça fait 46 ans de ça. Je vois aujourd'hui que nos jeunes sont bien mieux pris en charge.

Je suis née à l'hôpital de Provins en Seine et Marne. Mes parents habitaient à côté, une petite ville qui s'appelle Longueville. Nous sommes sept enfants dans la famille. Mon frère aîné est né à Nantes. Ensuite mes parents sont partis habiter là-bas, (à Longueville). Les trois filles sont nées à Provins. Mes trois jeunes frères sont nés sur la région de Clisson où mes parents sont venus habiter ensuite. Papa était originaire de la région de Clisson. Maman a accouché à domicile de mes trois plus jeunes frères. Le dernier est né à la Houssais puisqu'on habitait Rezé. Maman a accouché à la maison. Elle avait prévu d'accoucher à la clinique de la Sèvre sur le route de Vertou, qui est fermée maintenant. Oui, sur la route du bord de la Sèvre, près de St Sébastien. Maman s'était déplacée pour accoucher et c'était trop tôt. Alors elle était revenue à la maison. Sauf qu'elle a accouché à la maison ! Moi, je ne m'en souviens pas parce que, comme elle savait qu'elle allait accoucher dans les jours, elle m'avait envoyée avec les Sœurs de l'école à Lourdes ! Fallait dégager la maison !

J'ai tellement entendu parler de ses accouchements, à maman ! Parce que papa et maman voulait plusieurs enfants, mais ils n'en voulaient pas sept.

Maman nous a appris assez tôt et à toutes les trois, les trois filles, la méthode des températures. Elle disait : « Moi j'ai eu des petits «Ogino» ! » C'était une méthode différente utilisée à l'époque mais pas très fiable ! Elle nous a appris à toutes les trois la méthode des températures vers l'âge de 17-18 ans. Papa disait aussi : « Attention, hein ! Si vous avez un bébé, c'est les Dames blanches qui vous attendent ! » Les Dames blanches, c'était une maison très stricte où les jeunes filles étaient recueillies, qui avaient des bébés ou peut-être pas de bébés, mais des enfants difficiles. C'était rue de Gigant à Nantes. Alors là, on était prévenues, papa l'avait dit ! Oh, je crois qu'il l'aurait fait. Même si, il était bon. C'était un homme très très bon. En tout cas, il nous faisait peur avec ça !

Maman allaitait, elle a toujours allaité tous ses enfants.

On n'a pas parlé d'allaitement ensemble, je ne me souviens pas. Elle a souvent eu peur de me perdre depuis la naissance. J'ai toujours été malade, chétive, depuis l'âge de trois-quatre ans. A quatre et cinq ans, je suis allée en colonie sanitaire, à la Baule. D'ailleurs, j'ai toujours été l'enfant gâtée de la maison sur les sept, je l'avoue ! Il faut que j'avoue, c'est vrai ! Papa me donnait une gifle quelquefois et il me prenait sur ses genoux après : « Je ne voulais pas te faire ça, mais bon, tu le mérites des fois ! »

J'ai toujours été fragile, ça a continué longtemps mais je suis encore là, à 77 ans ! Faut pas se plaindre ! C'est drôle parce que je me suis mariée avec un homme qui était chétif aussi. Et on résiste tous les deux. Mon mari (né en 1945) aurait dû avoir un frère aîné (né en 1944), mais il est décédé à 15 jours, d'une maladie de cœur. Aujourd'hui, ce serait peut-être soigné. Sa maman n'a eu que ces deux enfants, donc forcément, le deuxième était très choyé ! C'était un second mariage, les trois aînés avaient 17, 19 et 21 ans, c'était le petit gâté.

J'ai participé à l'ouverture de la maternité de Saint-Sébastien. J'étais correspondante à Loire Atlantique Mutualité, j'encaissais les cotisations. On m'avait demandé de participer à une réunion de préparation, de dire ce que je pensais de ce qui se mettait en place. Entre autre, je m'en souviens de la piscine. Mais c'est très vague dans ma mémoire.

Mon mari m'a toujours accompagnée pour mes accouchements. Je le revois pour Charlotte, il a été là du début jusqu'à la fin. Je le revois quand j'avais mes très grosses douleurs, pendant les cinq heures-cinq heures et demie. Oh oui, c'est important. En 1976, à l'hôpital, ils ont accepté la présence de mon mari, l'accord venait juste de passer.

J'ai toujours évité de donner des conseils à mes filles sur ce sujet. Je pouvais dire comment ça s'était passé pour moi, mais plutôt le côté positif. Je ne voulais pas leur faire peur. Elles ont dû poser des questions parce qu'on est assez libres entre nous. Ma belle-fille se tournera plus vers sa maman. Son premier bébé était une fausse couche, ça a été très très dur.

Adélaïde est née en 1971. Boris en 1974 et Charlotte en 1976, l'année très très chaude.

Cette année-là, on avait plein de copains qui attendaient des bébés. Dans la famille de mon mari il y a eu 6 ou 7 naissances dans l'année. Moi, lorsque je voyais les soucis des copines avec leur bébé, je préférais attendre mon bébé pour le mois de novembre. Elles ont tellement eu chaud. Les parents étaient obligés de mettre leur bébé dans des bains de permanganate. Des bains bleus tellement les bébés avaient la peau sèche. Il fallait absolument les hydrater. Je disais : « Ben ! moi, mon bébé, il est bien où il est ! »

Je me souviens, lorsqu'on est allé en vacances, cette année-là, dans un camping de la Mutualité à Saint-Brévin, on avait très très chaud. A côté de nous, il y avait une dame avec deux jeunes enfants qui m'avait fait des remarques ! Des remarques qu'elle n'avait pas à faire, elle m'a demandé : « Pourquoi vous avez décidé un troisième enfant ? Vous vous rendez compte, la charge d'un troisième enfant ! »

Elle m'avait agonie, ce jour-là.

Dans nos copains, il y en a peu qui ont trois enfants. Mais cette dame-là, je la revois, elle m'avait sidérée. Mais de quoi elle s'était mêlée ! Elle était dans nos âges, 29-30 ans. Je ne me souviens plus de ce que je lui ai dit, ça fait quand même 46 ans !

Les cours de préparation à la naissance étaient faits par des sages-femmes. On était une dizaine. On apprenait la respiration du petit chien. Mais on ne parlait pas de nos corps.

Je me souviens, à la naissance de Charlotte, à l'hôpital, il y avait une femme maghrébine à côté de moi qui ne parlait pas français. Les médecins lui disaient : « Il va falloir prendre une méthode de contraception. » Elle devait avoir environ une vingtaine d'années. Elle venait d'accoucher de son troisième ou quatrième enfant. Elle ne savait pas ce qu'était un utérus. Elle ne savait rien d'elle-même. Ça m'a beaucoup marquée, cette fille qui a accouché à côté de moi à l'hôpital, qui était rendue à son troisième ou quatrième et qui ne connaissait rien de son corps.

Moi, j'ai commencé à savoir tout ça quand maman nous a expliqué ce qu'était la méthode des températures, on a su le mécanisme. Maman a toujours été très informatrice là-dessus. Elle nous donnait des livres, les filles comme les garçons. Mon mari m'a dit, quand on s'est marié, qu'il n'avait eu aucune formation, on ne lui avait jamais rien dit. Il disait que j'avais eu beaucoup de chance de ce côté-là. Je me souviens d'une question que j'avais posée à maman. Quelle idée, j'avais eue ! Les filles parlaient souvent, blaguaient sur la moule. La moule ? J'ai dit : « Maman, je ne comprends pas pourquoi, elles parlent toujours de la moule ?

- Eh bien, tu sais, c'est parce que le sexe d'une femme ressemble à une moule ! »

Entre copines, on ne se disait rien. J'étais à la JOC. On avait la chance d'avoir des réunions à thème. Des médecins étaient invités qui expliquaient des choses. On a eu beaucoup de chance par rapport à d'autres.

Nous, on a toujours eu nos enfants presque quand on les a voulu.